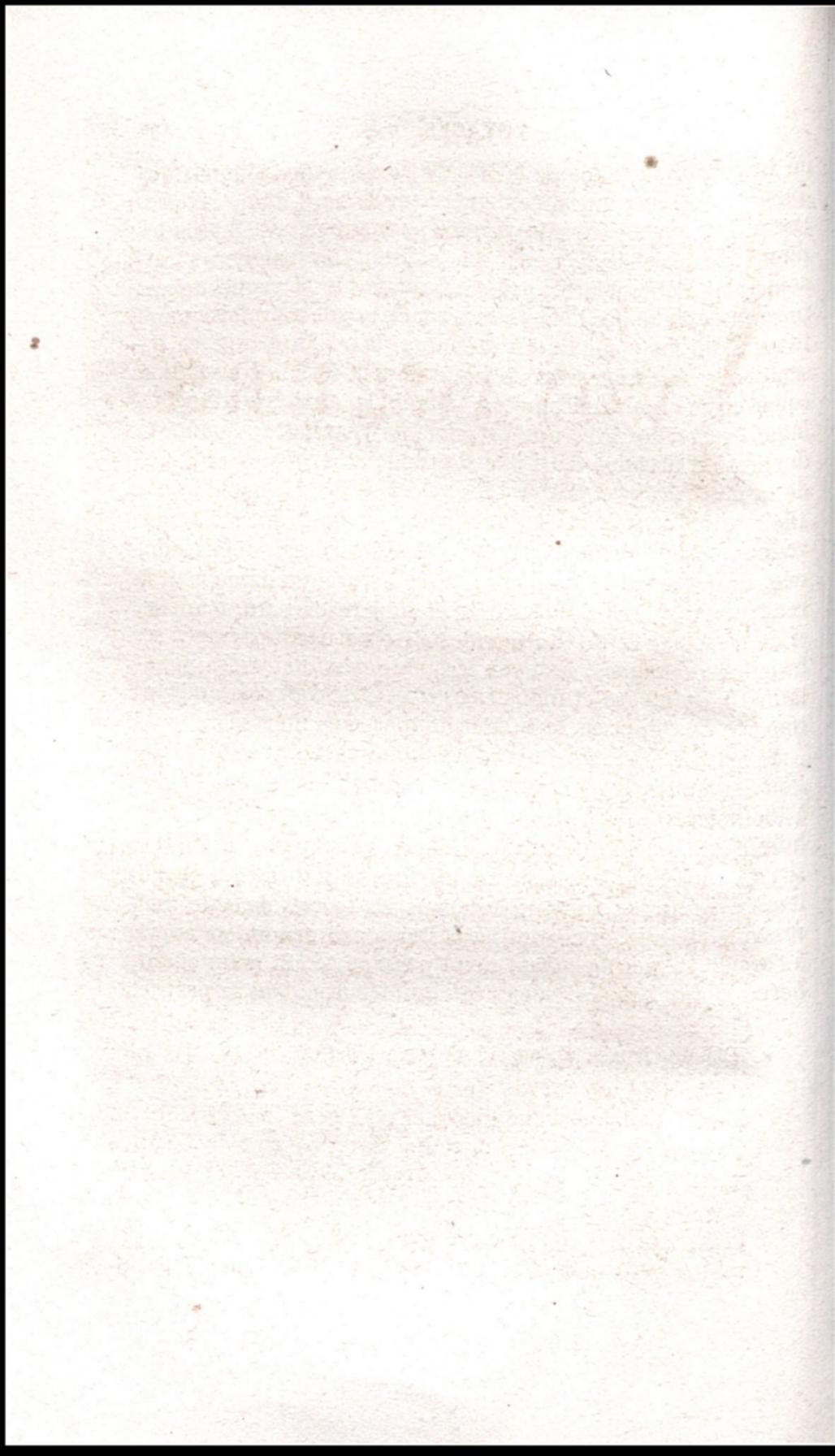


en traversant la vallée de la Moselle, est une des plus riantes que je connaisse, une allée de parc sur le bord d'une rivière. Qui sait ce que de pareilles facilités, venant en aide à tous les motifs de sérieuse hygiène qui attirent les baigneurs raisonnables à Plombières, peuvent ajouter à la vogue de cet incomparable séjour ! Plombières a eu la vogue autrefois quand le roi Stanislas y conduisait sa cour ; quand l'impératrice Joséphine y venait chercher la santé et peut-être la consolation solitaire de cruels mécomptes ; quand la duchesse d'Angoulême s'y arrêtait avec une prédilection manifeste ; quand la duchesse d'Orléans, dans une si grande et si juste confiance de sa destinée, y venait passer un mois de cette fatale année 1842 qui a commencé les malheurs de la France !... Cette vogue que d'illustres patronages lui ont successivement donnée, un jour de fantaisie, un caprice de grande dame peut la rendre à Plombières. Mais ce que Plombières ne perdra jamais, si ce n'est par la fin du monde, c'est son riant paysage, ses fraîches montagnes, ses eaux fécondes et salutaives, sa population hospitalière et industrielle ; et c'est tout cela qu'il lui importe de conserver sans altération et sans mélange.

Je termine ici cette revue plus pittoresque que littéraire. J'en demande pardon aux auteurs estimables que mon séjour à Plombières a faits pour un instant les justiciables de mon humble et insuffisante critique. Mais c'est un peu leur faute si j'ai oublié, par le plaisir de les lire, le soin de les juger ; leurs livres m'ont fait pénétrer dans les secrets de cette intéressante contrée, et ce sont leurs livres qui m'auraient appris à l'aimer, si mon penchant ne m'y eût porté. Et maintenant, bergers, aux écluses ! voici l'eau qui déborde dans la prairie.

Claudite jam rivos, pueri ; sat prata biberunt.



## DEUXIÈME PARTIE

---

# VOYAGEURS

---

### I

VICTOR JACQUEMONT

(VOYAGE DANS L'INDE ANGLAISE)

### I

Juin 1834.

Le 26 août 1828, la corvette de Sa Majesté, la *Zélée*, appareilla de Brest, en destination pour le Bengale, ayant à bord M. de Meslay, nommé gouverneur de Pondichéry, et Victor Jacquemont, jeune naturaliste français, envoyé par le gouvernement pour entreprendre un voyage scientifique dans les Grandes-Indes.

Nous laisserons voguer la *Zélée*, cap au sud et vent arrière, sans l'accompagner dans le cours de sa longue navigation; car la *Zélée* est un fort respectable bâtiment, très-sûr et très-solide, mais lourd marcheur, et nous perdrons bien du temps à la suivre. Nous n'avons mot à dire non plus de l'équipage, tous excellents marins qui savent parfaitement prendre la hauteur du soleil à midi, mesurer la distance de cet astre à la lune, calculer méthodiquement leur point sur le chronomètre, mais qui, pour le moment, ne nous apprendraient pas

autre chose, si ce n'est peut-être à chanter des chansons de Béranger du matin au soir.

Il y a un des passagers de la *Zélée* que cette musique n'amuse pas : c'est Victor Jacquemont. Victor Jacquemont consacre à ses livres, à ses cahiers, tout le temps qu'il ne passe pas à philosopher sur le pont avec M. de Meslay, le seul philosophe du bord après lui. Jacquemont travaille, écrit, compulse, dessine, travaille sans relâche, « mais, dit-il, je ne sais pas le faire bien sur le pouce, comme les maçons déjeunent. Un peu de tranquillité m'est nécessaire. Béranger peut compter sur douze balles de plomb dans la tête, si, à mon retour en France, on avait la fantaisie de faire de moi un *Rey netto*. Figurez-vous qu'ils sont ici une cinquantaine au moins, officiers ou soldats, qui, du matin au soir, chantent à la fois, chacun dans le ton qui lui plaît et sans y demeurer fidèle, ce que nous autres libéraux nous appelons les odes de ce grand poète. Cet abominable charivari dont Béranger fournit la matière première, me le fait prendre en horreur. » A part cette grande colère contre Béranger, Victor Jacquemont est un marin très-inoffensif et très-commode, du moins pour ses correspondants ; il leur fait grâce de toute poésie descriptive, à propos de la mer, de la lune et des étoiles ; car la mer l'eunuie ; il est sans passion, sans poésie, sans illusions devant ce spectacle éternel d'un horizon monotone qui chaque jour recule sans se renouveler. Mais en revanche, toutes ses lettres datées de la *Zélée* sont remplies d'observations positives, d'ingénieux récits, de réflexions neuves et piquantes sur tous les pays où le bâtiment relâche, Sainte-Croix de Ténériffe, le Brésil, le Cap, l'île Bourbon ; Jacquemont visite ces contrées en courant, et il en parle avec savoir et profondeur<sup>1</sup>.

Nous arrivons dans l'Inde. La *Zélée* vient de mouiller devant le fort William de Calcutta ; c'est le 5 mai 1829, huit mois après son départ de Brest. Victor Jacquemont, habillé de noir de la tête aux pieds, et dans la plus grande tenue, saute sur le rivage, se jette dans un palanquin avec un énorme paquet de

<sup>1</sup> Correspondance de Victor Jacquemont avec sa famille et plusieurs de ses amis pendant son séjour dans l'Inde. (2 vol. in-8°. Paris, 1833.)

lettres de recommandation, crie aux porteurs : *Pirsonn sahèbka ghœurmé!* Et le voilà parti pour la maison de M. Pearson, avocat général, par laquelle il commence le cercle de ses visites aux notables Anglais de Calcutta.

Il nous faut connaître maintenant avec plus de détails ce jeune Français ainsi jeté par un vaisseau du roi sur une terre étrangère, à quelque mille lieues de son pays, seul, absolument seul, avec tant de dangers, tant d'aventures, tant de misères en perspective ; il nous faut le connaître tel qu'il est ; car nous avons bien peur qu'avec son habit noir, ses deux écus de haute solde et son bagage épistolaire, il ne soit médiocrement recommandé auprès des nobles représentants de la royale compagnie, s'il ne paye prodigieusement de sa personne, s'il n'a du cœur, de l'esprit, beaucoup de bonne humeur, beaucoup de science, des qualités solides, des mœurs élégantes, l'indépendance de l'âme et du caractère. Fort heureusement Victor Jacquemont a tout cela.

Victor Jacquemont était un de ces jeunes hommes nés avec le siècle, qui n'avaient connu de l'Empire que sa gloire militaire pour l'avoir mainte fois gâtée en vers latins au collège ; que la Restauration, un instant libérale, avait ensuite comprimés quand ils avaient voulu prendre leur essor, et qui s'étaient franchement associés à toutes les espérances de progrès qu'avait inspirées l'avènement du ministère Martignac. Passionné pour l'étude, avide d'émotions scientifiques, impatient de trouver une carrière à l'incroyable activité de son esprit ; mais obscur, sans autres antécédents que quelques essais de critique et des voyages de recherches géologiques en France, en Suisse et en Amérique, où de cruels chagrins l'avaient quelque temps exilé ; sans autre fortune qu'une instruction immense, Victor Jacquemont avait accepté avec enthousiasme la mission que lui avait confiée le Conservatoire du musée d'histoire naturelle ; et il avait compris que sa destinée, en le conduisant aux Indes pour y faire collection de couches coquillières et d'animaux rares, le chargeait aussi d'y représenter la France, et particulièrement cette génération si ardente à laquelle il appartenait. Ce qu'on appelait alors la jeune France (ce mot, Dieu merci, n'était pas tombé dans le mo-

nopole des coteries littéraires), toute cette jeunesse vraiment studieuse, vraiment sérieuse, qui se pressait autour de la chaire illustrée par M. Villemain et par M. Cousin, qui assiégeait le laboratoire de M. Thénard et l'amphithéâtre de M. Cuvier; qui se passionnait pour Talma, pour madame Pasta, jusqu'aux larmes; cette jeunesse si enthousiaste et si patiente, à qui le dernier siècle avait légué le scepticisme religieux et la philanthropie cosmopolite; qui, chemin faisant et grâce aux écrits des grands publicistes et des grands orateurs de cette époque, M. Guizot, M. de Broglie, Royer-Collard, se recomposait une morale; qui avait ses sages pour la délibération, ses guides pour la marche, ses héros pour le combat; que l'expérience gagnait chaque jour, tandis que l'esprit de réaction précipitait de plus en plus les conseils du roi Charles X; cette jeunesse, dont l'infortuné Georges Farcy est le type au 29 juillet, Victor Jacquemont fut pendant trois ans son véritable représentant, son plénipotentiaire habile et fidèle aux Grandes-Indes.

Suivons-le maintenant.

La première découverte que fit Victor Jacquemont après avoir parcouru pendant quelques jours les salons anglais de Calcutta, ce fut qu'avec sa lettre de change de six mille francs il était effroyablement pauvre. En effet, qu'allait-il faire aux Grandes-Indes? Voyager. Or, à quel prix voyage-t-on dans les Indes? Telle fut la première question que notre jeune compatriote se posa; voici ce qu'il apprit: un capitaine d'infanterie anglaise ne se met pas en route sans être accompagné de vingt-cinq domestiques pour le moins, savoir: un pour sa pipe, un pour sa chaise percée, sept ou huit pour planter sa tente, trois ou quatre pour sa cuisine; plus un relais continu de douze hommes pour porter le palanquin dans lequel le héros s'étend lorsqu'il est las d'aller à cheval. Un collecteur anglais en tournée emmène sa femme, son enfant. Il a un éléphant, huit chariots pour les bagages, deux cabriolets, un char pour l'enfant, six chevaux de selle et de voiture, et, pour le transporter d'un *bungalow* (auberge officielle où il y a les quatre murs) à l'autre, soixante à quatre-vingts porteurs, indépendamment d'une soixantaine de domestiques de

sa maison. Il fait trois toilettes par jour, déjeune, *tiffine*, dine, et le soir prend son thé comme à Calcutta, sans en rien rabattre ; cristaux, porcelaines sont dépaquetés, empaquetés du matin au soir, argenterie brillante, linge blanc, tout le reste à proportion.

Ce train de vie coûte cher, et pourtant un Anglais qui se respecte ne peut voyager à moins de frais. Mais « la vieille dame » (c'est la Compagnie anglaise, dans le langage des Indiens) a généreusement pourvu à ces dépenses. Un capitaine anglais a trente mille francs de traitement ; le surintendant du jardin botanique en a quatre-vingt mille ; un collecteur en a cent mille, sans compter les profits ; le *chief-justice*, deux cent mille ; l'avocat général, le respectable M. Pearson, de quatre à cinq cent mille ; le gouverneur de l'Inde a plus d'un million. Lord William Bentinck voyage avec trois cents éléphants, treize cents chameaux, huit cents chars à bœufs ; et deux régiments, l'un d'infanterie, l'autre de cavalerie, lui servent d'escorte.

Victor Jacquemont fut très-émerveillé de tant de magnificence ; puis il calcula ce qu'il lui en coûterait pour voyager comme le moins magnifique de ces seigneurs ; mais, s'apercevant que le plus modeste équipage dépasserait encore ses moyens, il résolut de solliciter du gouvernement français le mieux justifié de tous les crédits supplémentaires, et d'attendre à Calcutta l'effet de cette demande, que devaient appuyer à Paris les plus honorables amitiés. Il attendit, il attendit longtemps !...

Le récit de son séjour à Calcutta pendant cette longue attente est l'histoire de la plus miraculeuse hospitalité dont aucun voyageur ait jamais fait mention ; et c'est ici que nous allons commencer à nous admirer, toute modestie à part, dans les prodiges de cet esprit français dont Victor Jacquemont est, comme nous l'avons dit, un modèle si achevé, un représentant si fidèle. Le premier miracle qu'opéra l'esprit français de Victor Jacquemont, ce fut de rendre les Anglais aimables. « Que ma fortune est bizarre avec les Anglais ! écrit-il (à mademoiselle de Saint-Paul). Ces hommes qui paraissent si impassibles et qui, entre eux, demeurent toujours si froids, mon

abandon les détend aussitôt ; ils deviennent caressants malgré eux, et pour la première fois de leur vie. » En effet, Jacquemont est admis, recherché, caressé, dans les plus grandes maisons de Calcutta : on l'invite chez le gouverneur, il loge chez le grand juge ; il passe des mois entiers chez l'avocat général ; il est l'ami, le commensal, le confident du commandant de l'armée ; on le demande partout, et partout il rencontre ce luxe tout nouveau de bienveillance britannique ; partout sa gaieté spirituelle, sa noble franchise, lui ouvrent le cœur de ses hôtes. Et pourtant Jacquemont ne sait guère flatter leurs habitudes : à table, tandis que les Anglais s'abstiennent religieusement de tout mélange d'eau avec les vins les plus recherchés d'Espagne et de Portugal, il ne boit, lui, que de l'eau sucrée ; les Anglais font trois repas par jour, il déjeune avec du thé et dîne avec du riz. Le dimanche, jour d'observance ascétique, il s'en vient jouer très-déterminément aux échecs avec sir Charles Gray, le *chief-justice*, qui n'oserait une pareille énormité avec d'autres. Il dort la nuit, ce qui n'est pas, comme on sait, une habitude anglaise, surtout dans l'Inde ; il se lève au petit jour, quand les Anglais se couchent ; il fait une guerre à mort aux plates conversations de leurs interminables dîners, les questionne, les contredit sur tout, sur leur commerce, sur leur administration, sur leurs revenus, sur leur marine ; et, malgré son audace, malgré sa pauvreté, Jacquemont n'en est pas moins l'enfant chéri de toute cette société de sensualistes anglais. « Toute leur glace, dit un ingénieux biographe, vient se fondre à son ardente sensibilité. » On l'héberge, on le voiture ; il a maison de ville et maison de plaisance, tout un musée pour lui seul ; il entre, il sort à tout propos. « J'ai fait révolution chez eux, dit-il, y introduisant l'usage des visites à toute aventure, le soir, après dîner, à l'effet de causer, etc. » C'est donc la causerie française importée aux Indes, la causerie selon le cœur et selon l'esprit, sceptique, enthousiaste, enjouée, sévère, mobile, universelle ; cette inimitable causerie des salons parisiens, avec tout son charme, tout son abandon, toute sa liberté. Mais rendons justice aux Anglais de Calcutta ; c'est par cette liberté même, c'est en portant sa pauvreté avec cette noble

indépendance, c'est en l'honorant par un si grand esprit et un si bon cœur, que Victor Jacquemont parvint à plaire à ses nobles hôtes, et à se concilier cette bienveillance délicate et cette haute estime qui ne le flattait si fort que parce qu'elle rejaillissait sur le nom français.

Cependant le temps s'écoulait dans ce doux commerce ; les suppléments demandés n'arrivaient pas. Jacquemont, humilié d'attendre si longtemps l'aumône législative, résolut enfin de partir. Avec les économies qu'il avait apportées de France et ses épargnes depuis six mois, il se trouvait, comme il le dit, à la tête de douze mille francs, et il ne lui en fallait pas davantage pour voyager un peu moins bien qu'un sous-lieutenant de l'armée anglaise. Il se mit en route.

Nous allons le suivre jusqu'à la première étape ; car de ce jour seulement nous sommes dans l'Inde. Tout à l'heure nous étions encore en Europe ; Calcutta, c'est une ville anglaise. Maintenant, nous allons voir des Indiens, des Indiennes ; nous pourrons juger d'un voyage indien.

Jacquemont voyage à cheval, suivi de son service, de ses bagages et de ses chariots trainés par des bœufs. Il est enveloppé d'une grande robe de chambre de nankin, avec une grosse étoffe de soie bien chaude pour ceinture ; le tout surmonté de sa figure pâle, éclairée par des lunettes et coiffée d'un énorme chapeau de paille couvert de taffetas noir. Cet accoutrement fait de notre savant compatriote un objet de curiosité très-vive pour les naturels du pays, lesquels, en toute rencontre, lui rendent avec usure l'attention indiscrete et quelque peu niaise que nous accordons à leurs pareils dans les rues de nos villes d'Europe. Jacquemont chevauche, en tête de sa caravane, avec deux pistolets de calibre dans ses fontes ; mais, ce qui est un grand scandale pour les Anglais, il ne porte ni fouet ni éperons ; car son cheval, impatient de revoir les cimes de l'Himalaya, d'où il est venu, lui fait mille tours pendables, et Jacquemont n'a pendant quelque temps d'autre souci que de se maintenir en bonne intelligence avec lui. Le service du cavalier et de sa monture est réparti entre six domestiques, dont trois pour le cheval ; le premier l'étrille, le second lui coupe de l'herbe, le troisième lui apporte à

boire. Viennent ensuite le grand maître de la garde-robe, préposé à la garde des bagages, le maître d'hôtel qui fait la cuisine et sert à table (quand Jacquemont trouve une table), et enfin le laveur d'assiettes (Jacquemont a deux assiettes). Chacun de ces domestiques est armé; les deux premiers, ceux du cheval, courent à côté de leur maître, la carabine au poing, quand il lui plaît de galoper; et ils font avec lui, en suivant toutes ses allures, de six à sept lieues par jour. Le soir, tous ces pauvres diables soupent comme ils peuvent, puis se couchent autour de la tente de leur seigneur, et dorment habituellement d'un profond sommeil, pendant que d'honnêtes Siphahis font sentinelle à la porte.

C'est une vieille coutume indienne, entretenue par le laisser-aller de l'opulence anglaise, qui a réglé, ainsi que nous venons de le voir, le service des hommes à gages. Chacun a sa charge, travaille le moins possible, est paresseux, stupide et menteur, et refuse très-décidément tout service qui n'est pas dans son emploi. Ainsi, le cheval mourrait de faim sans le *gassyara* (coupeur d'herbes), ou de soif sans le *beetcheti* (porteur d'eau). Les deux assiettes de Jacquemont risqueraient fort de n'être jamais lavées sans l'utile serviteur qui est revêtu de cette charge; ainsi des autres. Ce respect pour la spécialité du service fait partie des privilèges de la nation indienne; et il ne serait pas prudent d'y manquer. Jacquemont en est persuadé, et pendant quelque temps il se tient dans la règle avec toute rigueur. Mais un matin il lui prend fantaisie de faire une révolution parmi ses gens; il appelle le *beetcheti*, lui ordonne de déposer son outre sur un des chariots et de l'accompagner dans un taillis voisin, avec un herbier sous le bras: « Non pas, dit l'Indien, ce n'est pas mon affaire; » et il prononce ces paroles d'un ton très-suffisant. « Alors, écrit Jacquemont, je n'hésitai pas à lui allonger sur-le-champ un grand coup de pied dans le derrière. » Ce coup de pied dans le derrière fit à lui seul une révolution. La domesticité indienne capitula; le porteur d'eau mit bas son outre, apprit à sécher des plantes entre deux feuilles de papier; et quant à Jacquemont, cette grande manière d'imposer le respect à des domestiques lui concilia tout d'un coup, et au delà de

tout ce qu'on pourrait croire, la considération des Indiens.

Notre intention, comme on le pense bien, n'est pas de suivre Victor Jacquemont dans son voyage de sept cents lieues à travers l'Indoustan, non plus que dans son pénible et aventureux pèlerinage de l'Himalaya, véritable entreprise que conçoit le génie scientifique, que dirige le bon sens, que soutient la patience, que le courage exécute et mène à terme. Signaler au lecteur les mille incidents, les infinies variétés de cette vie nomade où chaque pas est un progrès, une découverte, où la plus spirituelle originalité se mêle à la plus austère constance, ce serait le priver du plaisir de les rechercher lui-même, et dénaturer cette intéressante histoire en voulant l'abrégér. Notre tâche, à nous, c'est de suivre à la trace toutes les manifestations de l'esprit français dans ce voyage que Victor Jacquemont lui fait entreprendre aux Indes, et elle dépasse encore de beaucoup (tant ces deux volumes sont remplis) l'espace que nous pouvons lui donner. Nous laisserons donc notre infatigable compatriote cheminer lentement, en tête de sa caravane, flanquée de droite et de gauche par une imperturbable escorte de Sipahis en habit rouge, faire ses deux repas matin et soir avec l'éternel pilau, descendre de cheval cinquante fois par jour pour étudier les plantes et les cailloux du chemin, dormir la nuit sous une tente dont les vents déchainés lui disputent bien souvent la possession; nous le laisserons traverser Bénarès, la sainte ville, Mirzapoor, Callinger, et tout ce pays de sel et de salpêtre, au sol sablonneux, à l'atmosphère pulvérulente, à la végétation rabougrie, qui s'étend depuis Agra, le long des deux rives désertes de la Jumma, jusqu'à Delhi, la ville impériale; et nous nous arrêterons un moment dans cette magnifique résidence où notre voyageur se repose quelques jours et où de nouveaux honneurs l'attendent. Nous ne parlons plus de l'hospitalité anglaise; elle est prodigieuse, là comme ailleurs. Jacquemont habite une maison somptueuse, environnée de jardins superbes. Qu'il sorte en voiture, en palanquin, ou sur un éléphant, il est suivi par une brillante escorte de cavalerie. Mais il s'agit bien des Anglais! C'est le Grand Mogol lui-même, l'illustre descendant de Tamerlan, le respectable Châh-Mohammed-

Acher-Rhazi-Badchâh qui veut recevoir dans son palais impérial de Delhi notre modeste compatriote. Ce fut dans le voyage de Jacquemont une mémorable circonstance...

## II

« Savez-vous ce qui a failli m'arriver ce matin ? écrit Jacquemont à son père. J'ai manqué d'être *la lumière du monde*, ou *la sagesse de l'État*, ou *l'ornement du pays* ; mais heureusement que j'en ai été quitte pour la peur. Vous allez rire. Le Grand Mogol, auquel le résident anglais avait adressé une pétition pour me présenter à Sa Majesté, tint gracieusement un *darbar* pour me recevoir.

» Conduit à l'audience par le résident avec une pompe des plus passables, un régiment d'infanterie, une forte escorte de cavalerie, une armée de domestiques, d'huissiers, le tout terminé par une troupe d'éléphants richement caparaçonnés, le grand maître des cérémonies me proclama *mistæur Jakmont sahed bahâdour*, ce qui signifie : *M. Jacquemont, seigneur, victorieux à la guerre*. Alors je présentai mes respects à l'empereur, qui voulut bien me conférer un *khélat* ou vêtement d'honneur, lequel me fut endossé en grande cérémonie sous l'inspection du premier ministre, et, affublé comme Taddéo en Kaïmakan (si vous vous rappelez *l'Italiana in Algeri*), je reparus à la cour. L'empereur alors, de ses impériales mains, attachà à mon chapeau (un chapeau gris), préalablement déguisé en turban par son vizir, une couple d'ornements en pierreries. Je tins mon sérieux superbement devant cette farce impériale, attendu qu'il n'y avait point de glace dans la salle du trône, et que je ne voyais de ma mascarade que mes grandes jambes en pantalon noir sortant de dessous ma robe de chambre turque. L'empereur s'informa s'il y avait un roi en France, et si l'on y parlait anglais. Il n'avait jamais vu de Français, et parut faire infiniment d'attention à la burlesque figure qui résultait de mes cinq pieds huit pouces, sans beaucoup d'épaisseur, de mes grands cheveux, de mes lunettes et de mon ajustement oriental par-dessus mes habits

noirs. Après une demi-heure, il leva sa cour, et je me retirai processionnellement avec le résident. Les tambours battirent aux champs quand je passai devant les troupes avec ma robe de chambre de mousseline brodée. Que n'étiez-vous là pour jouir de votre postérité! »

Échappé aux honneurs du palais impérial de Delhi, Victor Jacquemont voulut courir le danger d'une chasse au tigre; et il suivit dans les steppes désertes de Kithul de jeunes officiers anglais de la résidence, traînant après eux une armée d'hommes, de chevaux et d'éléphants, et tout un attirail proportionnel de comestibles, de drogues et de *conforts* de toute espèce. La chasse devait durer six semaines et coûter dix mille francs. Était-ce trop pour chasser des tigres? Mais Jacquemont ne vit pas un tigre. On eut beau battre le pays dans tous les sens, remuer tous les buissons, mettre sur les dents hommes et bêtes, et se désoler, Jacquemont et ses compagnons ne tuèrent que quelques centaines de lièvres et de perdrix, comme ils auraient pu faire dans la plaine de Saint-Denis. Ainsi finit la chasse aux tigres.

Bientôt après, le 12 avril 1830, Jacquemont pénétra dans l'intérieur de l'Himalaya, avec une suite de près de cinquante personnes, tant domestiques que porteurs et soldats d'escorte. Et c'est alors que commence pour lui cette longue série de fatigues, de privations et de misères qu'il supporta pendant plus de cinq mois avec une constance si admirable. Qu'on ouvre sa correspondance, si l'on veut se faire une idée de ses souffrances et de son courage; mais nous, comment les peindre? Il souffre de la faim, de la soif; il est assailli de violentes tempêtes, inconnues sous le ciel d'Europe: il a de longues nuits, glacées, sans sommeil; ses gens se révoltent, et il est seul pour les réduire à l'obéissance; il y parvient, grâce à son énergie et à la solidité de son bâton. Une nuit, sous les cimes neigeuses de Kidar-Kanta, dans une forêt élevée à dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer, il est saisi de douleurs d'entrailles si atroces qu'il en a le délire. Le froid le torture. Pour échapper à ce supplice, il est obligé de se déguiser de la tête aux pieds. « Je ressemble à un ours blanc, écrit-il, enveloppé dans de grandes couvertures de

laine, la tête enfoncée dans plusieurs bonnets de soie, les jambes cachées dans de grosses guêtres, et le visage orné de très-longues moustaches. »

Mais parmi toutes ces épreuves, sa constance ne l'abandonne pas ; il poursuit son œuvre, ses collections se complètent, la sphère de ses idées s'agrandit, et son esprit semble s'élever comme ces montagnes qu'il gravit si péniblement. Chaque jour ajoute plusieurs souvenirs à son journal, plusieurs pages à sa correspondance qu'aucune adversité n'interrompt. Si parfois son âme est triste, c'est quand il songe à sa famille, à ses amis ; c'est quand il interroge autour de lui cette sauvage solitude, sans y trouver un être sensible, un visage bienveillant, un écho qui sache répéter des mots affectueux, un langage sympathique ! Alors il s'écrie : « Vivre seul ! être seul à sentir ! Hélas ! au souvenir que je garderai de ces lieux étranges, pas un souvenir ami ne viendra s'associer pour me les rendre chers ! » Mais cette mélancolie ne dure pas, d'autres pensées lui succèdent ; l'esprit français, la gaieté française, se font jour à travers tous ses regrets, comme un rayon de soleil vient percer les brouillards de l'Himalaya ; et il écrit, pour rassurer ses amis, tandis que d'orageuses rafales menacent de déraciner sa tente et de renverser la table où il s'appuie : « Dites que je suis dans un pays aussi salubre que l'Europe, mangeant des pommes et du raisin, buvant du vin du cru (qui est détestable), et enfin,

Sachez, sachez  
Que les Tartares  
Ne sont barbares  
Qu'avec leurs ennemis !

C'est en effet chez les Tartares, dans le pays de Kanawer, sur les limites de la Chine, que Jacquemont passa l'été de 1830. Étant si près du Céleste Empire, il ne put résister au désir de le visiter ; et par un beau matin, sans autre passeport que cinquante montagnards bien armés, il franchit la frontière. Il avait à traverser tantôt d'interminables déserts, tantôt des populations hostiles ; puis il fallait gravir des montagnes plus hautes que la mer de dix-huit mille pieds, et

jusqu'alors inaccessibles. Le seul M. Moorcroft avait pénétré dans cette partie du Thibet, et quoiqu'il eût emprunté le déguisement d'un fakir, il avait péri victime de son zèle, empoisonné, dit-on, par l'ombrageuse police de l'empereur. Jacquemont le prit de bien plus haut avec Sa Majesté chinoise, et fut aussi plus heureux. Ayant mis le pied sur le sol thibétain, et trouvant sur son passage le fort de Bekar qui faisait mine de l'arrêter, il ordonna à ses gens de se former en colonne serrée, et s'avança très-résolument à leur tête. Arrive le commandant du fort, qui se plaint de cette violation du territoire de Sa Majesté ; mais comme il approchait beaucoup trop près de Jacquemont sans mettre pied à terre, l'impertinent ! notre digne compatriote se sentit tellement blessé de ce manque de respect, que, transporté de colère, il saisit le drôle par sa longue queue tressée, et le précipita à bas de son cheval. Cette façon de parlementer eut plein succès. La garnison chinoise se rangea tout aussitôt pour laisser passer le *Françis sâheb* avec sa troupe, et les portes de Bekar (si Bekar a des portes) s'ouvrirent respectueusement devant lui.

Jacquemont, avant de quitter le territoire chinois, eut encore à livrer deux ou trois grandes batailles comme celle de Bekar. Mais toujours sa présence d'esprit, sa décision silencieuse et froide, ou violente et impétueuse, selon le vent qui soufflait dans le désert, le tirèrent d'embarras. Quand il ne réussit pas à frapper de stupeur ses ennemis, il les culbute et il passe. Il fit tant, qu'après avoir visité avec une patience de savant tous les lieux qu'il désirait voir, et après avoir été reconnaître la source du Sutledge et celle de l'Indus, sur les bords du lac célèbre Mansarower, après avoir ajouté à ses collections une quantité considérable de plantes nouvelles et de débris organiques, étudié géologiquement un espace immense, à une hauteur à peine croyable, et conduit toute cette expédition, moitié militaire, moitié scientifique, assez rapidement pour que l'empereur, auquel il était venu faire si lestement la guerre, n'eût pas le temps d'user de représailles, il quitta le Thibet, repassa la frontière, chargé de dépouilles opimes, et redescendit dans les plaines de l'Indoustan.

Il suivait la route de Delhi. Un soir, à Shaurunpoor, sur la fin de novembre 1830, et par un belle nuit, comme il venait de se coucher et de s'endormir, après une journée d'études et de fatigue, le galop d'un cheval le réveilla. Sa tente s'ouvrit, un homme y entra précipitamment. C'était un messager apportant une gazette de Calcutta, imprimée dans une forme inaccoutumée, avec ce titre : *The new French revolution!*

Une révolution en France! Jacquemont se jeta sur le précieux bulletin, le dévora des yeux... Oui, c'était bien une révolution! commencée le 27 juillet, consommée le 29! La réaction vaincue, la loi maîtresse, l'ordre dans Paris, un ordre admirable sous la protection des baïonnettes de l'insurrection victorieuse!... Telle était la nouvelle qui était venue réveiller Jacquemont; il ne se rendormit pas, mais il crut rêver.

Et qu'on nous permette de demander ici à beaucoup d'honnêtes témoins de cette grande révolution, qui l'avaient vu faire sous leurs yeux, qui avaient entendu gronder le canon et mugir le peuple soulevé, si, le lendemain de leur victoire, ils se croyaient beaucoup plus éveillés que Victor Jacquemont. Il faut bien l'avouer : Paris vainqueur fut comme étourdi de la chute du trône qu'il renversait. Mais la révolution de Juillet fut sauvée par sa soudaineté même; cette merveilleuse audace qui s'était si promptement mise au service d'une si bonne cause, fit sa force contre ceux qui n'étaient pas enclins à respecter son principe. Pendant que les rois absolus se frottaient les yeux, et, comme Jacquemont, croyaient rêver, la révolution de Juillet s'établit; elle prit racine.

Jacquemont passa la nuit dans ces rêveries et dans cette extase; puis, le matin, il s'endormit, « sans crainte, écrivait-il, d'être réveillé par de nouveaux coups de fusil; » réflexion jetée négligemment dans son récit, et pourtant profonde; car elle prouve que, du fond de l'Indoustan, son bon sens avait jugé de la puissance irrésistible et de l'avenir pacifique de notre révolution.

C'est ce parfait bon sens de Victor Jacquemont qui le rendait éminemment propre à représenter la France et la jeu-

nesse française dans l'Inde, au temps de cette mémorable circonstance dont nous parlons. La position était délicate. En effet, Jacquemont vit bien aux empresses de la foule, aux félicitations qui l'accueillirent, et surtout à l'attention grave et respectueuse dont il devint l'objet de la part de ses hôtes de la Grande-Bretagne, que la révolution de Juillet l'avait grandi de plusieurs pieds, et que toute l'importance politique de ce prodigieux événement se résumait en quelque sorte dans sa personne : « Je défie M. de la Fayette lui-même, écrit-il à son père, d'avoir donné en un jour plus de poignées de main. »

Jacquemont en conçut un légitime orgueil ; mais en même temps il eut le bon esprit de comprendre que l'enthousiasme, assurément très-réel, de ses hôtes pour la nouvelle révolution, couvrait je ne sais quelle anxiété tout anglaise qui avait besoin d'être calmée. L'occasion s'en offrit bientôt ; les Anglais la firent naître. Victor Jacquemont était arrivé à Meerut, la plus grande station militaire de la Compagnie dans l'Inde. Les Anglais lui donnèrent une fête. En Angleterre toute fête est un banquet, tout banquet une réunion politique, toute table où l'on dîne une tribune aux harangues. Jacquemont savait tout cela de longue date ; il n'en accepta pas moins avec confiance le dîner qu'on lui offrait, et auquel avaient été invités, en nombre considérable, les officiers civils et militaires de la résidence. Jamais séance plus diplomatique, malgré la chaleur des protestations, ne cacha plus de difficultés et plus de pièges sous une joie plus expansive et plus bruyante ; car, il faut bien y songer, tous ces convives qui sont là réunis pour boire à la révolution de Juillet sont sujets de la Grande-Bretagne ; et quel est le ministre de la Grande-Bretagne ? C'est lord Wellington. Et ce jeune homme qui va parler ? C'est un représentant de Péternelle rivale de l'Angleterre, un enfant de la France, un ami de ceux qui ont reconquis la liberté de la France à coups de fusil.

C'était donc un curieux spectacle qu'une pareille fête, donnée à notre spirituel compatriote par cette foule d'Anglais impatients et inquiets de l'entendre, comme si de la bouche de ce jeune étranger, si renommé dans l'Inde pour la matu-

rité de son esprit, devait sortir quelque importante prophétie de la destinée de deux grands peuples. Qu'on se représente ensuite, comme un brillant accessoire de ce tableau, au fond, le ciel de l'Inde avec son azur éblouissant; d'un côté, les crêtes sourcilleuses et sombres de l'Himalaya, de l'autre Delhi, la ville impériale, avec ses toits dorés et ses pagodes étincelantes; au milieu une table immense, chargée de bronzes, de cristaux, de magnifique argenterie; des mets exquis dans des porcelaines de la Chine, des vins de France dans les glaces du Thibet; tout autour, les officiers de la résidence, vêtus de leurs brillants uniformes, avec des rubans tricolores à la boutonnière; aux quatre coins de la salle, les couleurs de la France flottant en noble pavois, confondues avec les drapeaux tant de fois ennemis de la vieille Angleterre; et sur le premier plan, à la place d'honneur, un jeune homme en simple frac: c'est Victor Jacquemont, le héros de la fête. Les santés, les *vivat*, tombent sur lui de toutes parts; c'est une tempête de *toasts* successifs à l'honneur et à la prospérité de la France; le vin de Champagne coule par torrents, l'enthousiasme est à son comble...

Jacquemont se lève au milieu de ce tumulte étourdissant; quelle occasion pour faire un discours de propagande! mais Jacquemont ne donna pas dans le piège; il fit un discours libéral et mesuré, tout brillant de métaphores locales qui n'excluaient pas le bon sens, préparé avec une adresse qui s'alliait à la dignité. Nous voudrions pouvoir citer tout en entier ce *speech* vraiment remarquable, le citer dans sa langue, avec tout ce luxe de phraséologie orientale, si éloigné de la manière habituellement simple et précise de Jacquemont, mais qui empruntait du climat, du lieu, de la circonstance, un singulier éclat; nous voudrions reproduire tout l'effet de ce curieux discours; mais il est fort long: c'est tout le programme de cette politique libérale et pacifique qu'a suivie la France depuis la révolution de Juillet, et qu'une sorte de divination révélait en ce moment à notre jeune compatriote. Voici du moins comment l'orateur finissait: nous citons la version anglaise pour ceux qui veulent juger de sa facilité à improviser dans cette langue:

« Gentlemen, believe me that those feelings which I have so feebly expressed to you through a foreign language, but which live so warm in my heart, are shared in by the immense majority of the generation to which I belong, and which now assumes the political power in my country. Believe me, that equally proud of british friendship, equally convinced that the union of France and England, the leaders of modern civilisation, would prove a blessing to both, and countenance everywhere the generous efforts of liberty, and secure throughout Europe the steps of social improvements and promote human happiness; believe me, gentlemen, that all my countrymen would rise with me and rapturously propose with me the toast I beg to offer : *France and England for the world*<sup>1</sup> ! »

Ainsi parla Victor Jacquemont. Il venait de prédire l'alliance anglaise, cette conséquence vraiment grande de la révolution de Juillet, dont nous doutions alors, qui fait notre principale force aujourd'hui (1834). Il la prédisait du fond de l'Indoustan, à quelque mille lieues du théâtre des événements, et plus de trois ans avant que lord Palmerston eût fait entendre, dans le parlement anglais, ces paroles mémorables : « Les relations qui unissent la France et l'Angleterre deviennent de jour en jour plus amicales. A mesure que les deux gouvernements se connaissent mieux, ils s'apprécient

<sup>1</sup> « Messieurs, ces sentiments que je vous ai si faiblement exprimés dans une langue étrangère, mais que mon cœur éprouve si vivement, croyez qu'ils sont partagés par l'immense majorité de la génération à laquelle j'appartiens, et qui vient de conquérir le pouvoir politique dans mon pays. Soyez persuadés que mes compatriotes, fiers comme moi de l'amitié de l'Angleterre, comme moi convaincus que l'union de la France et de la Grande-Bretagne, ces deux reines de la civilisation moderne, sera pour nos deux pays une source de prospérité, qu'elle encouragera tous les généreux efforts de la liberté, qu'elle hâtera dans toute l'Europe les progrès de l'ordre social, et assurera le bonheur de l'humanité; croyez, messieurs, que tous mes concitoyens se lèveraient comme moi, s'uniraient à mon enthousiasme pour soutenir le toast que je demande la permission de proposer : *La France et l'Angleterre pour le bonheur du monde* ! »

davantage, et c'est pour moi, je l'avoue, un véritable sujet d'orgueil et de satisfaction de songer que les préjugés qui divisaient les deux pays sont presque entièrement effacés<sup>1</sup>. »

Ainsi, le bon sens de Victor Jacquemont devançait les événements, et du premier coup frappait juste sur leurs résultats les plus cachés. Nous le demandons : qu'eût fait de mieux, à sa place, le diplomate le plus consommé ?

Il n'eût fait aucune prédiction, de crainte de se tromper...

### III

Il est de toute nécessité maintenant que ceux de nos lecteurs qui se trouvaient fort bien dans l'Inde anglaise, et qui suivaient avec intérêt les progrès de notre compatriote dans la bienveillance de ses hôtes, se décident à passer le Sutledge, c'est-à-dire à laisser derrière eux ces bonnes tables, ces brillantes réceptions et toute cette vie élégante dans laquelle éclatent la politesse et le génie de l'Europe, pour courir les aventures, dans un pays inconnu, à moitié barbare, sur la foi de la jeunesse et de l'audace de Victor Jacquemont.

Le Sutledge descend des hauteurs inaccessibles de l'Himalaya (inaccessibles, non pas à Victor Jacquemont), et coule de l'est à l'ouest dans un espace de près de trois cents lieues jusqu'à son embouchure dans l'Indus. L'immense delta formé au nord-est par la chaîne de l'Himalaya, au midi par le Sutledge, à l'ouest par le rapide courant de l'Indus, et dont la pointe est précisément le point de jonction de ces deux fleuves, c'est le Punjab (*Pen-Jab, Penta-Potamis*), qui reçoit son nom des cinq grands cours d'eau qui le traversent et le fertilisent. Le Punjab est divisé en deux royaumes qui portent le nom de leurs capitales, Lahore et Cachemyr, anciennes villes, autrefois riches, commerçantes et populeuses, l'une et l'autre situées au milieu d'une vaste campagne, et séparées par deux chaînes successives de montagnes qu'on peut considérer comme deux degrés descendant du versant méridional de l'Himalaya ; de

<sup>1</sup> Séance du 15 mars 1834.

telle sorte que, tandis que l'Indus et le Sutledge, au sud, entourent tout le pays comme avec deux bras immenses, l'Himalaya semble compléter au nord le magnifique encadrement de cette contrée.

Au delà du Sutledge, je voudrais vous montrer un peuple ; mais il y a là je ne sais combien de peuples qui diffèrent par les mœurs, par la religion, par le costume, les uns vivant des autres, les uns cruels et sauvages, les autres abâtardis, corrompus. Ce sont les Mogols, premiers conquérants de ces belles provinces ; les Afghans, qui ont dépossédé les Mogols ; les Sykes, qui ont chassé les Afghans. Les Sykes gouvernent, rendent la justice, font la police et la guerre, vont en recette le sabre au côté, le pistolet au poing ; le reste de la population obéit, si elle habite la plaine, ou végète, rebelle et misérable, dans la montagne. C'est ensuite une confusion de sectes religieuses à défier toute analyse. Il y a des mahométans en extase devant un cheveu, qu'ils appellent *Son Excellence le poil de la barbe du Prophète* ; puis des brahmistes et des bouddhistes à proportion ; puis les akhalis, espèce de moines armés qui vous détoussent sur les chemins, mendiants sacrés qui reçoivent l'aumône du voyageur au bout de leur fusil. La population de Cachemyr se distingue dans cette foule par l'éclat de son histoire et la renommée de son industrie, si chère à notre vieille Europe. Comme chez toutes les nations dont la conquête et le pillage ont épuisé la sève, ses mœurs sont douces, sa physionomie est triste. C'est comme une autre Italie : un peuple ingénieux, brillant, habitant une riche contrée, qui comptait une longue suite de rois et plusieurs siècles d'indépendance, qui avait rendu le monde entier tributaire de son industrie, succombant après de cruelles guerres, ruiné par l'avidité de ses vainqueurs, corrompu par leurs vices et s'endormant dans l'esclavage, comme pour en rendre le joug plus léger. « A Cachemyr, dit Jacquemont, il n'y a guère plus de chance de souper pour celui qui laboure, file ou rame tout le jour, que pour celui qui, en désespoir de cause, dort tout le jour à l'ombre d'un platane. » Au Cachemyr comme en Italie, c'est donc à peu près la même cause qui condamne les peuples à dormir et les rois à veiller.

Runjet-Sing, le fameux roi de Lahore et de Cachemyr, est, heureusement pour lui, un roi très-éveillé; et il ne faut rien moins que son activité, son génie entreprenant, et les talents militaires de quelques-uns de nos compatriotes qui ont discipliné ses armées, pour maintenir dans l'ordre tant de populations si diverses, et donner une apparence d'unité à cette confusion. Je ne sais pourquoi un géographe d'un rare mérite, M. Adrien Balbi, veut que Runjet-Sing soit mort en 1827; c'est une erreur. Runjet-Sing n'est pas mort; il vivait à l'époque du voyage de Jacquemont, et tout porte à croire qu'il vit encore (1834). Runjet-Sing n'est pas un roi très-légitime; c'est un soldat heureux. De simple gentilhomme de campagne devenu chef de bandes, de général passé roi par la grâce de vingt mille bandits intrépides et pillards, il est parvenu à soumettre à son joug toute la confédération des princes sykes, jadis ses égaux, et une partie considérable de l'ancien royaume de Caboul. Ceux qu'il n'a pu réduire encore lui payent tribut très-religieusement avec l'argent qu'ils volent aux voyageurs.

Runjet-Sing, même en Europe, ne serait pas un homme ordinaire; au milieu de son peuple, c'est un grand homme. Pour Victor Jacquemont, c'est tout simplement un original. Runjet-Sing a cinquante et un ans; il est de moyenne stature et porte une longue barbe blanche. Il est d'une santé chétive, mais d'une grande vivacité d'esprit. Il met son âme en règle tous les ans une fois, en faisant un pèlerinage au saint temple de Gourou-Govind-Singh, à Umbritsir; mais pour lui la dévotion n'est qu'un masque dont il ne fait pas abus. Runjet-Sing est brave, rusé, gourmand, et d'une curiosité qui contraste singulièrement avec l'apathie du caractère indien. Il aime les drogues, et il en commande par centaines qu'il s'amuse à faire prendre à ses amis et à ses domestiques. Il a pour les chevaux une passion véritablement furieuse; il a fait des guerres meurtrières pour saisir chez un voisin un cheval qu'on lui refusait. Il a un régiment de femmes, casernées dans un sérail, dressées à monter à cheval, et qui manœuvrent au soleil, jambe de çï, jambe de là, comme nos hussards. Voilà Runjet-Sing; dans le Punjaub, c'est un homme heureux, roi absolu, gé-

néral habile, exacteur effronté, ayant une armée de quarante mille hommes, un budget de cinquante millions, un cuisinier à l'épreuve, et les plus mauvaises mœurs du monde. Tel est le pays, peuple et roi, que va visiter Victor Jacquemont.

Deux circonstances lui procurèrent bon accueil. D'abord, il était Français, et Runjet-Sing aime passionnément les Français. C'est un officier français, M. Allard, qui commande ses armées. M. Allard est de plus un excellent receveur des finances. Voyez plutôt : « La mère d'une nichée de petits rajahs (princes) montagnards vient de mourir, écrit Jacquemont, en laissant neuf lacs de roupies (deux millions deux cent cinquante mille francs) ; les enfants se battent pour l'héritage, et Runjet-Sing vient d'envoyer M. Allard sur les lieux, pour leur ôter tout sujet de querelle, c'est-à-dire les neuf lacs. » Le compatriote d'un si habile financier est sûr d'une réception distinguée auprès du roi de Lahore ; mais il a un autre titre à sa considération : Runjet-Sing s'est mis en tête que Victor Jacquemont est un envoyé secret de l'Angleterre. Or savez-vous quelle est la grande préoccupation de Runjet-Sing quand il ne fume pas le houka, sur le dos de son éléphant, en compagnie de quelque courtisane, au nez de son bon peuple de Lahore, ou qu'il ne court pas la campagne en quête de quelque aventure ? L'unique pensée de Runjet-Sing, c'est que la Compagnie des Indes doit finir, tôt ou tard, par engloutir son royaume ; et Runjet-Sing a bien raison. C'est ainsi que son royaume finira <sup>1</sup>.

En effet, le Sutledge, qui borne l'empire anglo-indien du côté du Punjab, est pour les Anglais une détestable ligne de défense militaire ; mais, en remontant l'Indus par la vapeur depuis Bombay jusqu'à Deyra-Ghazi-Khan, les bâtiments anglais feraient échec à toute armée russe venue de la Perse avec des intentions hostiles, et qui oserait traverser l'Afghanistan. Il est donc du plus haut intérêt pour l'Angleterre d'assurer le cours de l'Indus à sa navigation ; et pour cela il lui faut de deux choses l'une, ou se concilier le Punjab ou le

<sup>1</sup> Ceci était écrit en 1834. On sait que la prédiction n'a pas tardé à s'accomplir.